

On rit, je riais aussi, mais cependant le cœur me battait... Enfin on appela mon nom ; je répondis tant bien que mal, en faisant de mon mieux pour oublier l'auditoire et pour concentrer mon attention sur les demandes qui m'étaient faites, et j'appris le soir, avec émotion et surprise, que j'avais obtenu un diplôme avec mention honorable...

Dieu m'indique la voie... ; j'y marcherai dorénavant.

Paris, août 18...

Je suis allée raconter mon succès à la mère Saint-Joseph ; elle m'a tendrement félicitée, et il est convenu que je partirai dans les premiers jours de septembre.

J'ai obtenu de ma bonne et sainte amie la faveur que j'ambitionnais le plus : c'est de voir Noémi me remplacer au cours d'italien, et, forte d'un premier succès j'ai osé supplier la mère Saint-Joseph de l'appuyer, de la recommander auprès de la marquise de ***. Cette dame excellente aime à s'occuper des jeunes personnes et surtout des artistes ; elle se plaît à leur ouvrir sa maison, à les présenter à ses amies, et si sa bienveillance n'a pu obtenir pour moi ce que j'ambitionnais, — un éditeur, — elle sera plus favorable à Noémi. Introduite dans ce monde où le vouloir et le pouvoir sont tout un, elle trouvera des portraits à faire, des copies à exécuter... Son talent sera utilisé, et j'espère beaucoup pour elle de l'appui que la mère Saint-Joseph lui ménagera... Pourtant mon cœur se serre à l'idée de quitter le doux pays de France et ceux que j'aime si tendrement..., ma sœur, ses enfants, Noémi et mes chères religieuses..., amies d'hier, mais déjà bien chères... Il le faut, *Vorwärts!* comme disent les pionniers américains ; à la garde de Dieu ! comme disent les chrétiens...

Paris, août 18...

J'ai appris à Noémi et à sa mère mon prochain départ et les petites dispositions que j'avais prises. Elles ont bien pleuré, et moi avec elles... Je leur laisse ce qui m'appartient dans mon mobilier et quelques livres : c'est un souvenir de voisinage et d'amitié ; c'est presque un testament... Hélas ! un départ ne ressemble-t-il pas à la mort ? et la vie, qu'est-elle un adieu souvent répété ?

Je pars dans huit jours... ; dans huit jours je ne verrai plus un visage connu, je ne serrerais plus une main amie, je serai tout à fait seule... ; mais le bon Dieu n'est-il pas avec moi, et son ange ne m'accompagne-t-il pas en toutes mes démarches ? Je veux, durant mon voyage, me souvenir de ce céleste gardien, me dire cette parole de la mère Saint-Joseph : *Faisons amitié avec les anges !*

A bord du bateau à vapeur *The Earl of Liverpool*.

La séparation cruelle est accomplie ; me voici hors de France ; les vagues me cachent déjà la forme indécise des côtes :

Adieu, plaisant pays de France !

J'ai le cœur serré, mes larmes coulent malgré moi ; il semble qu'une partie de mon cœur soit restée là-bas..., et cependant qu'y laissai-je ? Quelques amies, une sœur dont j'étais séparée, le tombeau de mes parents... Mes amies me garderont leur amitié ; en m'éloignant, je ne fais qu'agrandir un peu la distance qui existait entre Léonide et moi ; je sais que, partout, je puis penser à mes parents, prier pour eux, que leurs âmes, dégagées des liens mortels, veillent sur moi en quelque lieu que je me trouve ; je ne quitte ni affections intimes, ni foyer

chéri, et pourtant je pleure ! Heureux qui n'a jamais vu fuir sa terre natale ! Heureux qui n'a pas dû chercher le pain des étrangers !

Nous avançons rapidement ; il semble que notre bateau ait les bottes de sept lieues des vieux contes ; les rivages de France ont à peine disparu, voilà les côtes blanches de l'Angleterre qui apparaissent ; aux vives clartés du soleil de midi. Elles expliquent bien ce nom d'Albion : leur blancheur de lait n'est interrompue que par les lignes sombres des tours et des ramparts de Douvres, qui se détachent, noircis par les siècles, sur ce fond vif et lumineux. N'est-ce pas à Douvres que la pieuse Cordélie retrouva son père, le roi Lear, devenu fou, errant par une nuit de tempête ! Ce souvenir me reconcilie un peu avec l'Angleterre ; il semble que la poésie mise au service de la vertu vous accueille sur le sol nouveau... Cependant, que d'appréhensions encore !.. dans deux jours je serai dans une famille étrangère, à laquelle je devrai tâcher de plaire sans que personne m'en indique les moyens. Sera-t-on bienveillant ou froid pour moi ? Combien ces pensées m'effraient !.. Mais pendant que j'écris, tous les passagers s'agitent... Voilà Douvres en face de nous : chacun s'inquiète de ses caisses, de son sac de voyage... Pour moi, mon bagage est petit et ne me donne guère d'embarras : c'est la seule ressemblance que j'aie avec les anciens sages...

Londres, septembre 18...

Huit jours de tourbillon, de fièvre morale, de lassitude physique. Je commence enfin à me reconnaître, et, en me tâtant, je me dis que c'est bien moi, Julie, qui suis en Angleterre, dans la maison de lady Lavinia Carleton. Il est des instants dans la vie si disparates, si peu en harmonie avec notre existence première, qu'on se prend presque à douter de soi ; de son individualité, et qu'il semble qu'on s'agite dans un rêve confus, dont le prochain réveil va dissiper les vapeurs. C'est là ce qui m'arrive. Quand je pense à ma jolie petite ville de Loches, à l'humble maison de mes parents, voilée sous la vigne et la clématite, quand, en fermant les yeux, je retrouve, sans peine, sans efforts, ces lieux chéris, cette vie heureuse et cachée ; et que, les rouvrant, je vois ce vaste hôtel, ces hauts escaliers de marbre, chargés de fleurs, ces galeries peuplées de statues et de tableaux, ces salons imposants, où sont amassées les richesses de plusieurs générations ; quand j'entends dans la cour le bruit des chevaux, des voitures ; quand j'aperçois ces figures étrangères, si fières et si tranquilles, si froides dans leur bienveillance même, je me sens bien triste et je voudrais que le songe finit...

Cependant, je n'ai à me plaindre de personne : lady Lavinia, m'a accueillie, à mon arrivée, avec beaucoup de bonté ; elle m'a installée aussitôt dans un appartement auquel je n'aurais à reprocher que trop de luxe et de confort, et elle a fait appeler ses filles pour me les présenter. J'ai été éblouie à la vue de l'aînée, Augusta : elle a quatorze ans, c'est la beauté anglaise dans tout son charme, dans toute sa pureté. Jamais je n'avais vu de teint aussi blanc, aussi doucement rosé, de traits aussi corrects, de taille aussi naturellement élégante. Elle a des yeux bleus presque noirs, bordés d'une frange de longs cils qui jettent une ombre sur ses joues roses, ses cheveux bruns, où se jouent des reflets d'or, forment des tresses et des nœuds d'une richesse incomparable. Elle est belle ! mais elle a déjà l'air froid et concentré de sa mère. Elle aussi, Lady Lavinia, est bien belle ; je la crois bonne, quoiqu'elle n'ait rien qui parle au cœur, rien qui de l'âme aille à l'âme. Frances, ma plus jeune élève, est charmante : c'est un *baby* blanc, rose et